

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 61 (1916)  
**Heft:** 12

**Artikel:** La part de la Suisse romande dans l'histoire militaire de la Suisse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-339824>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La part de la Suisse romande dans l'histoire militaire de la Suisse.

---

### **L'Epoque héroïque : De Saint-Jacques aux guerres de Bourgogne.**

La Suisse romande a joué un rôle relativement important mais peu connu dans le passé héroïque et le développement des institutions militaires de la Confédération.

Bien des Welches croient que nos Confédérés alémaniques ont supporté seuls tout le poids de la gloire des armes suisses, jusqu'au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. On peut constater, cependant, dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle la présence de contingents romands toujours plus nombreux dans l'armée suisse. Leurs effectifs, d'abord modestes, ont atteint dans la suite le quart, et même le tiers, des forces totales de l'ancienne Confédération.

Les Welches peuvent revendiquer leur part des sacrifices accomplis sur les champs de bataille où s'est fondée l'unité suisse.

Si nous avons oublié nos mérites, la faute en est surtout à la façon conventionnelle dont nous nous représentons notre histoire. Nous commettons l'erreur de croire que les pays romands sont devenus suisses les derniers, parce qu'ils ne sont entrés qu'au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, *comme cantons*, dans la Confédération, alors qu'en réalité, ils étaient suisses depuis plusieurs centaines d'années, comme alliés, bailliages ou sujets.

Ainsi, la date de 1803, par exemple, marque simplement une étape dans le développement historique du Pays de Vaud ; elle ne signifie pas qu'avant 1803, les Vaudois aient été des étrangers pour les Suisses, dont ils subissaient déjà l'influence avant les guerres de Bourgogne.

Le Tessin n'a pas non plus surgi du néant en 1803. Les bailliages de la Léventine, de Bellinzone, de Val Maggia, de Locarno, de Lugano, successivement arrachés par les Suisses aux ducs de Milan, dès la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, avaient depuis

longtemps pris part à la vie du corps helvétique, lorsqu'ils se constituèrent, à leur tour, en canton souverain.

Le Valais, Neuchâtel et Genève, anciens amis et alliés des cantons, unis à eux par une communauté séculaire d'intérêts et de sympathies, ont partagé depuis 1307, 1406 et 1519 les bons et les mauvais jours de leurs alliés ; 1815 représente pour eux la confirmation d'un état d'habitude, le renouvellement d'un pacte plus étroit encore que tous les précédents, et non pas l'entrée dans un Etat nouveau et inconnu.

\* \* \*

Le 25 août 1444, à la nuit tombante, une petite troupe de fantassins neuchâtelois, commandée par le chevalier *Albert Tissot*, cheminait allègrement sur la route de Prattelen, près de Bâle. Ils avaient hâte de rejoindre la bannière de Berne dont ils étaient combourgeois. Ils croisèrent deux chanoines de Neuchâtel, revenant du Concile de Bâle et qui fuyaient devant les Armagnacs. Le chevalier questionna ses deux compatriotes. Ceux-ci racontèrent avec épouvante les déprédations des envahisseurs ; ils avaient vu leur armée innombrable couvrir la vallée de la Birse et les pentes du Jura, de l'Alsace aux murs de Bâle. Les chanoines conjurèrent les soldats de renoncer à pousser plus avant, leur représentant qu'ils couraient à une mort certaine.

Alors le chevalier Tissot leur répondit simplement : « Si faut-il qu'ainsi soit fait, et ne pouvant, nous baillerons nos âmes à Dieu et nos corps aux Armagnacs » et, pressant son cheval, il entraîna ses hommes vers la bataille.

C'est ainsi que le 26 août 1444, le sang des Neuchâtelois se mêla à celui des 1500 Confédérés qui périrent, à Saint-Jacques sur la Birse, après avoir arrêté, une journée entière, les 40 000 Armagnacs, Anglais, Flamands et Italiens du Dauphin de France.

Déjà alors, les gens des comtés de Neuchâtel et de Valangin n'étaient pas les seuls amis romands des Liges helvétiques. L'évêque de Lausanne avait fait alliance avec Berne et Soleure en 1350; ses terres comprenaient outre Lausanne, les quatre

paroisses de Lavaux, Lucens, Bulle et Avenches et, comme il était le chef spirituel des Bernois, il en résultait des rapports continuels avec la cité de l'Aar. Ses forces militaires pouvaient être appelées à renforcer les troupes confédérées. Ainsi, en 1470, lorsque l'Europe songeait à marcher contre les Turcs, la Diète fixa le contingent de l'évêché de Lausanne, sur la même base que celui des cantons. Des essais de fraternité d'armes rapprochaient les arbalétriers de Lausanne de ceux de Berne et de Fribourg qui les invitaient à leurs « tirages ».

Les Payernois renouvelèrent leur alliance offensive et défensive avec Berne, en 1343, et Grandson devenait ville combourgeoise en 1370.

Le comte de Gruyères, combourgeois de Berne et de Fribourg, était aussi un allié dont la puissance équivalait à celle d'un canton, car il pouvait lever jusqu'à 3000 hommes dans ses possessions qui comprenaient, outre la Gruyère actuelle : Palézieux, Oron, le Pays-d'Enhaut, le Gessenay, Grandcour et Aubonne.

A Fribourg, cette contrée classique de notre langue romande, le français prévalait déjà au milieu du x<sup>v</sup>e siècle, ainsi que le prouvent les actes civils, les documents politiques et les missives de cette époque. Elle s'appelle elle-même Fribor dans les chroniques. Il existait, de toute ancienneté, des relations nombreuses entre Fribourg et le Pays de Vaud, des traités la liaient avec Lausanne, Payerne, Romont, Estavayer, Moudon, Yverdon, Lutry, Saint-Saphorin et Vevey. Un commerce actif multipliait les échanges et les occasions de se comprendre.

A l'extrémité nord du Jura, le prince évêque de Bâle régnait sur des pays de langue française : le Jura bernois actuel.

Beaucoup de seigneurs vaudois étaient, en outre, combourgeois de Berne, ainsi les barons de la Sarraz, les sires de Colombier, d'Estavayer, de Vergy, de Clermont. Des liens de famille les unissaient aux Bernois ; la fille de Guillaume de la Sarraz avait épousé Adrien de Bubenbergh, le héros de Morat.

Enfin, au sud des Alpes, la Léventine, propriété d'Uri depuis 1402, Bellinzona et Domo d'Ossola furent les premiers pays italiens incorporés aux Liges.



\* \* \*

Les liens qui rattachaient aux Suisses toutes ces contrées, éparses du Jura aux bords du Léman et aux sources du Tessin, étaient à la vérité faibles et mal définis, excepté quand il s'agissait de devoirs militaires. A côté des cantons souverains, l'Helvétie romande ne joua longtemps qu'un rôle effacé ou intermittent. Mais les regards des Welches se tournaient avec espoir vers le reflet lumineux que projetait dans le ciel, par-dessus la crête des hautes Alpes, la jeune liberté suisse.

En se mettant sous la protection de républiques assez fortes pour tenir en respect les plus puissants monarques de l'Europe, les villes et les seigneurs du Pays romand agissaient avec sagesse. Alliés ou sujets des Hautes Liges, tout en n'ayant que fort peu d'obligations envers elles, ils pouvaient impunément braver l'Empire, le roi ou la maison de Savoie, quand l'autorité du prince devenait gênante. L'esprit d'indépendance des communes et le particularisme égoïste des nobles y trouvaient également leur profit. Le caractère guerrier et la grandeur naissante de Berne, surtout, laissaient augurer ce qu'elle serait un jour.

Quand le comte de Neuchâtel apprit que son peuple avait signé un traité d'alliance avec les Bernois, on raconte qu'il fit seller son meilleur cheval et s'en fut, bride abattue, jusqu'à Berne se faire recevoir bourgeois de la vaillante cité.

A la veille des guerres de Bourgogne, le Pays de Vaud songeait à se rapprocher davantage encore de cette redoutable Confédération dont la maison de Savoie craignait l'influence. Amédée VIII, déjà s'était efforcé « d'obvier à ce que Genève, Lausanne et les autres villes de son obéissance, ne se ralliassent avec les seigneurs des Liges de Suisse, comme avait fait la nation des Valaisans ». (*Chronique de Paradin*, Livre III, ch. 18.)

\* \* \*

Les guerres de Bourgogne préludèrent à la conquête définitive du Pays de Vaud par les Suisses. Il est juste de dire que le sac d'Yverdon, la prise d'Orbe, les massacres d'Estavayer

et des Clées, le pillage de Vevey par les bandes de Zurkinden et les montagnards de Gruyères n'ont pas, à première vue, facilité le rapprochement entre Welches et « Allemands ». A aucune époque de son histoire, le Pays de Vaud n'eut à souffrir pareilles calamités. L'Helvétie romande, du reste, se trouvait représentée dans les deux camps ; elle fut foulée aux pieds par tous les partis. « Elle fut tout à la fois le prétexte et la victime de la guerre ; comme aussi pour les Bernois, il est évident (et ceci arriva peu à peu) qu'elle pouvait en devenir le prix. L'instinct populaire ne se trompe donc pas : les journées de Grandson et de Morat sont aussi nôtres ; nous les avons payées de plus de sang qu'aucun des vainqueurs ». (Juste Olivier, Introduction à l'*Histoire de la Révolution helvétique*, p. 17.)

Pendant ces quatre années de guerre (1474-1477), les Suisses, fidèles à leur principe d'offensive, jetèrent leurs armées sur les contrées voisines. Des plaines de l'Alsace aux bords du Léman, en Savoie et en Franche-Comté, leurs coups se succédèrent rapides, déconcertants, jusqu'au coup de grâce, à Nancy, qui mit à terre le plus grand prince de cette époque. De nombreux contingents de la Suisse latine prirent part à cette épopée, sous les bannières des cantons et de leurs alliés.

En premier lieu les Neuchâtelois : leur prince, le vieux comte Rodolphe, personnellement lié avec Charles le Hardi, et dont le fils servait dans l'armée du duc, fit de vains efforts pour conjurer la guerre. Quand les hostilités éclatèrent, « il alla pres-tement en la ville de Berne, disant que pour preuve de ses intentions et de sa fidélité envers ses alliés de Berne et de Soleure, il venait leur remettre jusqu'à la fin de la guerre ses seigneuries, et même son comté et ville de Neuchâtel ». (Boyve, p. 66.) Les Suisses se hâtèrent d'y envoyer des troupes ; le pays de Neuchâtel leur servit de base d'opérations dans leurs expéditions contre la Franche-Comté.

Tout le monde connaît l'histoire du Neuchâtelois Baillo-d qui, au combat d'Anet, défendit seul le pont de Thièle contre les « Borgognions ». Sa valeur fut récompensée par une médaille d'or, la plus ancienne médaille militaire suisse. La chronique de Neuchâtel raconte qu'en maintes occasions « les braves du

Landeron firent merveilleusement leur devoir ». Les drapeaux de Boudry, de Cressier, de Valengin flottèrent à Héricourt, à Blamont, à Grandson, à Morat.

Parmi les vainqueurs, à ces grandes journées, se trouvèrent les hommes du Vully, les bourgeois de Morat, les sujets de l'évêque de Bâle qui étaient venus de Porrentruy, de Delémont, de Saint-Ursanne, de l'Ajoie et des Franches-Montagnes. La Neuveville montre encore avec orgueil les coulevrines prises au Téméraire. Les Fribourgeois, vêtus de noir et de blanc, avaient à leur tête leur avoyer Othon d'Avenches. Tous ces gens parlaient cette langue sonore et mélodieuse dont le charme survit dans nos patois romands.

Mais le contingent welche le plus nombreux et le plus homogène était celui du *comte de Gruyères*.

Autour de la bannière écarlate à la grue d'argent, les hommes de la verte Gruyère « où tremblent les clochettes des troupeaux », s'étaient rassemblés à l'appel de leur suzerain. Ils s'étaient levés de la Haute Veveyse, de toute la vallée de la Sarine aux montagnes du Simmenthal. Plus d'une fois, pendant ces dures années de guerre, les bergers des Ormonts, de Château-d'Œx et du Moléson descendirent de leurs alpages pour se répandre dans la plaine du Rhône et sur les riches contrées que baigne le Léman. Au combat de la Planta, près de Conthey, pendant que les Valaisans attaquaient les Savoyards et les Italiens de front, les Ormonans et ceux du Pays-d'Enhaut débouchaient par des sentiers escarpés dans le dos de l'ennemi et décidaient de la victoire (1475).

Le comte Louis de Gruyères, le « comte pastoral », chevauchait à la tête de ses montagnards. C'était un chevalier splendide, haut de taille, comme le furent tous ceux de sa race, populaire et magnanime, fastueux et violent. Ses exploits couraient de bouche en bouche, de la Dent de Lys aux chalets du lac Noir. Après avoir brillé aux fêtes de la Cour de Savoie, il aimait à lutter avec ses vachers sur l'herbe courte des pâturages... Derrière lui se pressaient ses vassaux, les sires d'Oron, de Corbières, d'Aigremont, de Montsalvens, leurs écuyers et leurs hommes d'armes. Ces lances firent de la bonne besogne,

à Grandson, en arrêtant la charge impétueuse du sire de Château-Guyon. A Morat, la cavalerie de Gruyères, mêlée à celle d'Argovie, de Soleure et de la Haute-Alsace, poursuivit les fuyards jusqu'aux portes d'Avenches.

Dans quelques communes vaudoises, un parti suisse nombreux accueillit les vainqueurs. La jeunesse de Moudon, de Payerne, courut s'enrôler dans les rangs des Confédérés et acheta par sa bravoure le droit de cité suisse. Pour punir Lausanne de ses relations trop amicales avec Berne, le duc de Bourgogne y fit cantonner les 1500 Italiens de Campobasso qui malmenèrent tant qu'ils purent les pauvres bourgeois (1476). Ce qui n'empêcha pas du reste la malheureuse cité d'être consciencieusement pillée par les bandes de Gruyères, après la victoire de Morat.

Genève ayant confié sa sûreté aux cantons, en fut châtiée, sur l'ordre du Téméraire, par le supplice de quelques magistrats et citoyens.

Au sud des Alpes, les Léventins et Bellinzona tinrent en échec une partie des mercenaires italiens, en route pour rejoindre l'armée du duc Charles, tandis que les Valaisans taillaient en pièces le reste, au grand Saint-Bernard.

On peut évaluer à 8000 hommes, sur un total de 60 000 Confédérés, la force des contingents de la Suisse latine qui combattirent sous les enseignes triomphantes des cantons, contre le Bourguignon.

\* \* \*

Les guerres de Bourgogne profitèrent surtout à la France. Louis XI, qui avait déchaîné le conflit en y entraînant les Suisses, se tint sur une prudente réserve jusqu'à l'écrasement complet du Téméraire. Débarrassé de son plus grand ennemi, il recueillit, sans avoir tiré l'épée, le fruit des victoires des Confédérés : le duché de Bourgogne fut réuni à la couronne de France. L'astucieux Louis XI réussit à empêcher la Franche-Comté d'entrer dans le Corps helvétique, comme elle le désirait.

Les Suisses ne gagnèrent que quelques villes et seigneuries

dans les terres de Savoie, mais leur réputation militaire se répandit par toute l'Europe.

La paix de Fribourg qui termina la guerre, laissa l'Helvétie romande meurtrie et divisée.

Des villages incendiés et des châteaux détruits attestaient la violence de la lutte. Le Pays de Vaud, surtout, avait souffert. Bourguignons, Flamands, Anglais, Italiens et Savoyards s'étaient heurtés aux Suisses sur son sol, comme dans un champ clos.

Et cependant la haine dura peu ; le ressentiment des Vaudois s'apaisa vite. Ils renouèrent bientôt les liens brisés par l'orage. La réconciliation se fit sur des ruines encore fumantes. A la signature de la paix, en 1477, Aigle et le Chablais vaudois, dévastés à plusieurs reprises, refusèrent de redevenir Savoyards et demandèrent à rester Bernois. La maison de Savoie avait perdu son prestige en se montrant incapable de défendre un pays sur lequel elle avait attiré les horreurs de la guerre.

Et puis, comme le dit Juste Olivier : « Les Confédérés, Berne à leur tête, avaient au moins la puissance et la gloire ; ce n'est pas la première fois que la force et que l'épouvante ont engendré l'amour. ...Les Suisses nous imposèrent un baptême de sang, avant de nous donner le nom de frères. » (*Le Canton de Vaud*, II, p. 716 et 744.)

Le traité de Fribourg remit aux cantons les terres welches d'Illens, Everdes, Cerlier, Aigle, Ollon, Bex, les Ormonts, Orbe, Echallens, Montagny-le-Corboz et Grandson. Le Bas-Valais savoyard, de langue française, fut cédé aux dizains du Haut-Valais.

La Suisse romande, partie intégrante du Corps helvétique, était créée ; désormais ses fils, plus nombreux de siècle en siècle, partageront la gloire de leurs frères aînés.

### Guerres d'Italie.

#### La Suisse romande à Marignan. Conquête du Pays de Vaud.

Pendant la période de soixante années qui sépare les guerres de Bourgogne de la conquête définitive et complète du Pays

de Vaud par les Bernois, l'Helvétie romande fut de plus en plus entraînée par les Suisses dans les guerres incessantes que la Confédération soutenait contre ses voisins.

Les cantons, alors au faîte de leur puissance, orgueilleux de leur force, arbitres des nations, alliés du roi de France, du roi de Hongrie, des ducs de Milan, de Savoie et de Wurtemberg, protecteurs du Saint-Siège, disposaient d'une armée remarquablement organisée et disciplinée pour l'époque. Le service militaire obligatoire leur procurait l'avantage de pouvoir mettre en ligne 80 000 hommes de pied, les meilleurs de l'Europe. Entre deux guerres nationales, après avoir vaincu le duc de Bourgogne, l'empereur d'Allemagne ou le duc de Milan, le peuple en armes, pour lequel la paix était devenue une charge, envoyait ses soldats se battre pour le compte d'autrui.

Les contingents welches suivirent, avec les autres, le roi de France Charles VIII à la conquête de Naples (1494) ; les hommes de la Leventine, de langue italienne, sujets des Petits-Cantons, se battirent bravement contre les Italiens à Giornico, — leur *capitaine Stanga* y fut tué. Quand éclata cette foudroyante et cruelle guerre de Souabe qui brisa, en fait, les derniers liens rattachant les Liges suisses à l'Empire, les bannières des alliés de Neuchâtel et de Valangin, du Valais et celles de quelques terres vaudoises récemment incorporées au Corps helvétique, flottèrent dans ces combats étonnants de 1499, qui furent tous des victoires.

Puis vinrent les guerres d'Italie, de 1500 à 1515, d'abord avec la France, puis contre elle avec le pape : ruées vers la plaine lombarde, villes brûlées, expéditions pillardes, victoires étonnantes. Été et hiver, les passages des Alpes furent couverts de troupes en marche vers le sud, vers la terre promise. Les Welches, alliés ou sujets des cantons, ne manquaient pas à l'appel. Ce fut la conquête du Tessin actuel, précédant celle de la Lombardie entière. Nous retrouvons des Neuchâtelois, des Jurassiens, des Valaisans, des Fribourgeois et des Vaudois dans ces bandes indomptables qui firent tomber en six semaines toutes les forteresses du Milanais (1512). Ils marchèrent sous les ordres du baron Ulrich de Hohensax, le premier général



suisse nommé par la Diète, et entrèrent avec lui à Milan, mêlés aux piquiers des anciens cantons, le 29 décembre 1512. L'année suivante, ils étaient à Novare « sous l'insigne de la Croix-blanche » : bataille d'une audace inouïe, victoire éclatante qui chassa une seconde fois les Français d'Italie. Deux mois plus tard, quelques centaines de compagnons romands firent partie de l'armée de 35 000 Confédérés assiégeant Dijon.

Marignan fut une épreuve définitive. Le 13 septembre 1515, les 30 000 Suisses du cardinal Schinner se mirent en bataille dans la plaine de Zivido. Ceux qu'on nommait les « enfants perdus », ces volontaires qui engageaient le combat, formaient l'avant-garde. On voyait dans leurs rangs avec les Bernois, sous Louis d'Erlach, les hommes de Payerne, d'Echallens, d'Orbe, de Grandson, d'Aigle, d'Ollon, de Bex et des Ormonts, les montagnards de Gruyères et du Pays-d'Enhaut. A leurs côtés, sous la bannière étoilée se pressaient les Valaisans de *Jean de Werra*, ceux de Fribourg, *Guillaume Merveilleux* et les Neuchâtelois. Soleure les appuyait. Que firent ces 5000 « aventuriers » comme on les appelait aussi ?

Ils marchèrent d'un pas rapide à l'ennemi. Devant leur poussée irrésistible, les escadrons de Fleuranges furent balayés et dispersés. Tout s'enveloppa de fumée, les premières décharges de l'artillerie française creusèrent de larges sillons sanglants. On marchait sous une grêle de fer. « C'était comme l'effondrement du ciel sur la terre » raconte le chroniqueur Schodeler. Mais la masse sombre montait toujours comme une marée, elle battait le pied des palissades. Douze cents lansquenets sortirent des retranchements et se portèrent alors au secours des cavaliers. Les enfants perdus leur fondirent dessus avec une telle furie que les lansquenets furent vivement ramenés et anéantis en un instant. Grisés par ce succès, sans se soucier du feu de 300 canons, coulevrines et fauconneaux « qui leur faisaient un merveilleux déplaisir », les volontaires franchirent les fossés profonds, se ruèrent sur les retranchements qu'ils réussirent à escalader après de violents efforts, culbutèrent les défenseurs, s'emparèrent de plusieurs drapeaux et de sept ou huit canons. Ils les tournèrent aussitôt contre l'ennemi. Les



derniers rangs franchirent le fossé sur les corps des camarades tombés. Les panaches blancs des « enfants perdus » couronnaient maintenant la parapet. C'est ainsi que la Suisse latine joua son rôle, modeste mais non sans gloire, le premier jour de Marignan. Ce fut le prologue.

Alors les masses profondes, hérissées de piques, des trois corps de bataille des cantons, attaquèrent à leur tour, et parmi eux, au centre, avec les Waldstættten, marchaient les ancêtres des Tessinois d'aujourd'hui : ceux de la Leventine, du Val Maggia, de Bellinzone et de Locarno.

Le lendemain, après la nuit tragique passée sur le sol abreuvé de sang, les volontaires, diminués de moitié, engagèrent de nouveau le combat ; mais cette fois leurs débris furent rejetés sur le gros de l'armée qui suivait pour l'effort suprême.

La bataille des géants marque la fin de la période héroïque de notre histoire qui avait commencé en 1315, à Morgarten. Le rôle européen de la Suisse comme puissance était terminé. « Du revers de 1515, la Suisse eût pu se relever ; c'était une bataille perdue, un malheur ; les dissensions religieuses qui surgirent aussitôt après en firent un désastre, dont la Suisse ne s'est relevée que trois siècles et demi plus tard, mais enserrée dans des limites territoriales que les cantons eussent pu tracer plus étendues et plus larges s'ils étaient restés unis<sup>1</sup>. »

La retraite de Marignan est restée dans le souvenir de notre peuple, comme une belle image gravée dans une chronique dont les siècles n'ont pu ternir les couleurs merveilleuses, elle a pris l'importance d'un symbole ; elle montre les Suisses vaincus mais si formidables encore qu'on n'ose les poursuivre ; elle se place dans l'histoire à côté des retraites mémorables : ces dix mille de Xénophon, 1812, les carrés de la vieille garde à Waterloo. Dans les 16 000 Suisses qui sous les yeux du roi de France reculèrent pas à pas le long de la route de Milan, « comme une forteresse vivante » laissant 14 000 cadavres derrière eux, mais pas un prisonnier, ni un drapeau, ni un canon, parmi les silhouettes de ces géants, qui se détachent, dures

<sup>1</sup> Ed. Secretan. *Gazette de Lausanne* du 25 janvier 1909.

et menaçantes, sur le fond lumineux de notre histoire, nous reconnaissons des visages et des types du pays romand, nous pouvons dire avec fierté : Nous y étions.

En 1536, Berne acheva la conquête du Pays de Vaud, commencée aux guerres de Bourgogne. Le 16 janvier, un héraut d'armes aux couleurs de la République, porteur de la déclaration de guerre, s'en allait défier le duc de Savoie « à feu et à sang ». Ces contrées, depuis longtemps suisses de vie et de mœurs, se soumirent sans résistance. Il y avait, du reste, de nombreux contingents romands dans l'armée d'invasion. Non seulement Orbe et Aigle avaient envoyé leurs milices, mais Payerne, aussi, s'était jointe à l'expédition. Lausanne était représentée par une enseigne de 200 arquebusiers placés à l'avant-garde, avec les montagnards de l'Oberland et du Simmenthal. Ces Lausannois se distinguèrent à l'assaut du Fort de l'Ecluse. « Les quatre-vingts bons compagnons d'Orbe » étaient à l'arrière-garde avec la bannière de Neuchâtel, et Château-d'Ex dans le corps de bataille. Ainsi les Vaudois aidèrent à la conquête de leur propre pays.

L'armée bernoise du général Hans Franz Naegeli mit en fuite un corps d'Italiens à Morges, délivra Genève, s'empara du pays de Gex et du Chablais, pendant qu'à l'Est les Valaisans s'avançaient jusqu'à Evian. Le lac Léman devint entièrement suisse ; il ne devait le rester que peu de temps ; la rive sud fut perdue trente ans plus tard, grâce à la faiblesse diplomatique des cantons.

Avec l'aide des Genevois, les Bernois assiégèrent le château de Chillon, dernière forteresse de Savoie. Yverdon fut la seule ville qui résista quelque peu. Tout le Pays de Vaud se trouva ainsi réuni au Corps helvétique, mais comme pays sujet.

Les Vaudois, dont l'esprit militaire se développa rapidement, donnèrent à Berne de belles troupes pour ses milices nationales et de solides recrues pour ses régiments à l'étranger. Un siècle après la conquête, l'ambassadeur de France en Suisse, Amelot, écrivait à Louis XIV : « Le Pays de Vaud fournit d'excellents soldats, en grand nombre, et de meilleurs officiers que ne sont les Bernois ».

*Les Romands au service étranger.*

A partir du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, le Corps helvétique, divisé et affaibli par les luttes religieuses, sans politique extérieure, lié à la France par le traité d'alliance de 1521, n'avait conservé de son grand passé que ses institutions républicaines et ses fortes traditions guerrières. On le savait en Europe ; rois et princes mirent largement à profit la passion des armes et l'humeur aventureuse des Suisses. Le service militaire étranger entra dans les mœurs, s'organisa toujours plus fortement et devint la politique des cantons avant d'en être l'industrie principale. « Dans la décadence de la vieille Suisse, c'était encore ce qui lui restait de plus énergique et de plus national. » (Juste Olivier.)

Les soldats de la Suisse romande acquirent une réputation honorable dans les troupes capitulées, grâce à leur élan, leur courage, leur bonne humeur. Ils y achetèrent leur droit de cité en montrant à leurs Confédérés alémaniques qu'ils étaient leurs égaux en valeur et qu'ils savaient aussi mourir pour leur parole. Dans les régiments capitulés les différences cantonales s'effaçaient, il n'y avait que des Suisses servant sous le même uniforme, le légendaire habit rouge. En parlant de l'armée suisse, il est impossible de séparer ces deux catégories de troupes : milices nationales et régiments au service étranger qui se pénétraient et se complétaient l'une l'autre : « Ils ne faut pas opposer, mais juxtaposer ces deux éléments de notre Etat militaire<sup>1</sup>. Les officiers des régiments capitulés formaient les cadres de nos milices et les soldats rentrés au pays en étaient le noyau.

Les Welches figurent dans toutes les belles actions des troupes suisses sur la terre étrangère. La liste complète en serait trop longue ; quelques exemples pris entre mille suffiront : A la Bicoque (1522) les 300 Valaisans d'*Antoine de Courten*, les enseignes vaudoises des sires *de Mestral* et *de Blonay* et les Gruyériens du *comte Jean II*, confondus dans la lourde pha-

<sup>1</sup> Ed. Secretan. *Gazette de Lausanne* du 13 septembre 1912.

lange des 18 000 Suisses, furent fauchés par l'artillerie des Impériaux. A Pavie (1525) *Jacques de Roveréa* commandait les Vaudois, à Cérisoles (1544) le *sire de Cugy*. Lors de la fameuse retraite de Meaux (1567) les Valaisans du capitaine *de Riedmatten* et les Fribourgeois du capitaine *de Praroman* faisaient partie du régiment Pfyffer, de Lucerne, qui sauva Charles IX. A Rocroy (1643), le régiment du colonel d'*Estavayer* comptait six compagnies romandes sur douze (trois du Valais, deux de Fribourg et une de Neuchâtel).

A partir de Louis XIV, il y eut des compagnies vaudoises dans tous les régiments bernois de France et, successivement : un régiment de Neuchâtel, un de Fribourg, un du Valais, un de Genève (Lullin de Châteaueux) ; l'évêché de Bâle, le Jura bernois actuel, donna aussi à Louis XV un régiment suisse de langue française. On vit également des troupes welches en Hollande, en Savoie, en Suède, dans le Brandebourg, en Saxe, en Pologne, en Autriche, en Angleterre, en Prusse. Huit mille Suisses, dont la moitié de Welches, tombèrent à Malplaquet (1709). A Fontenoy, les premières décharges des Anglais semèrent la mort dans les rangs des Valaisans du colonel de Courten, des Vaudois du régiment de Bettens et des Fribourgeois de Diesbach. Et les gardes-suisse, le plus ancien de nos régiments de France, compta pendant deux cents ans des Welches sous ses drapeaux à Croix-blanche. Dans la liste des morts du 10 août 1792, toute la Suisse romande est représentée. Le lion de Lucerne glorifie l'héroïsme de *tous* les Suisses. Il porte le nom de 42 officiers sur son socle ; 19 d'entre eux sont du Pays romand. L'image très haute du lieutenant *Georges de Montmollin*, de Neuchâtel, mourant dans les plis du drapeau des gardes-suisse est restée inséparable de cette journée de deuil.

La Révolution française fit naître les demi-brigades helvétiques qui attirèrent en foule les Vaudois : « Envoyez-moi des Lémans », écrivait Masséna au Directoire, en 1799. Dans les régiments suisses du premier Empire, les Romands eurent leur part de gloire : en Calabre, en Espagne ; en 1812, à Polotzk et à la Bérésina ; leurs pertes énormes en témoignent. Il y avait beaucoup de Vaudois dans les voltigeurs. Pendant la campagne

de Russie, le capitaine Bégos, de Rolle, admirait leur entrain : « On était toujours sûr de trouver des volontaires pour des entreprises hardies parmi nos gens, ils étaient plus alertes, supportaient mieux la marche que les Suisses allemands ». Les artilleurs vaudois étaient particulièrement recherchés ; le lieutenant Hirzel, de Zurich, raconte que chaque fois qu'il parvenait à enrôler un Vaudois, il buvait un bon coup. Il avait appris le patois romand pour mieux s'identifier avec ses hommes : « Un jour qu'une foule de Français avaient inutilement travaillé autour d'une pièce de canon embourbée, il vint avec deux de ses hommes, fit nettoyer les roues, placer des planches dessous, commanda la manœuvre en vaudois, et la pièce fut enlevée<sup>1</sup>. » Le bataillon de Neuchâtel, les Canaris, fut cruellement éprouvé à la bataille de Leipsig et celui du Valais se trouva réduit à une centaine d'hommes.

Sous la Restauration, la compagnie tessinoise (Chicherio) et les Fribourgeois de la garde royale suisse firent preuve de brillantes qualités pendant les journées de juillet, à Paris. Le lieutenant *Couteau*, de Genève, défendit avec une poignée d'hommes la caserne de la rue de Babylone. Jusqu'en 1860, la division suisse de Naples et les troupes pontificales recrutèrent des milliers de Welches qui se signalèrent par leur bravoure ; en 1848, dans les rues de Naples ; en Sicile, au siège de Messine où les compagnies valaisannes des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Suisses emportèrent d'assaut le couvent de la Madeleine ; à Catane, en 1849, les Fribourgeois montrèrent un remarquable esprit d'offensive. En 1860, au siège de Gaëte, les Welches donnèrent encore de nobles exemples de dévouement.

Quantité de brillants officiers sont sortis du Pays romand. Sur les 700 généraux suisses qui conquièrent leurs grades à l'étranger, 160 étaient Welches. Les Vaudois se firent remarquer par leurs talents militaires, malgré les entraves que LL. EE. de Berne mettaient à l'avancement des sujets. L'ambassadeur de France en Suisse, le comte du Luc, disait à Louis XIV : « Les Vaudois sont plus aguerris que le reste des Suisses, parce

<sup>1</sup> Juste Olivier. *Histoire de la Révolution helvétique*, p. 266. — Maag. *Die Schicksale der Schweizer Regimenter*, 1812. p. 35.



que la noblesse dont cette province est remplie n'a pas de moyens de subsister que celui des armes qu'elle porte au service étranger, étant exclue des emplois dans sa patrie. »

Citons : *Albert de Treytorrens*, tué en 1633 à Kemplen, à la tête de la cavalerie suédoise. *Jean de Sacconay*, officier en France, général au service de Hollande et d'Angleterre, chef des milices du Pays de Vaud. *Polier de Brétigny*, général en France, commandait une brigade suisse à la bataille de Steinkerke, en 1692 ; à pied, une canne à la main, admirable de sang-froid, il enleva ses régiments et les précipita quatre fois de suite sur les Anglais. Il avait reçu trois blessures et refusait de se faire panser quand une balle l'étendit mort devant le front. *François de Pesmes de Saint-Saphorin*, général en Autriche, puis en Angleterre, célèbre diplomate (1668-1737). *Haldimand*, d'Yverdon, général en Angleterre, gouverneur du Canada. *Doxat de Démoret*, général du génie en Autriche, sous le prince Eugène, construisit la forteresse de Belgrade et fut décapité près de cette ville à la suite d'une intrigue de Cour. *François de Ribeaupierre*, général en Russie, tué au siège d'Ismail, en 1789. *Monod de Froideville*, général de cavalerie en Prusse, blessé mortellement à Zorndorf. *Amédée de la Harpe*, général de division des armées de la République, tombé à Codogno le 9 mai 1796 ; son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile à Paris. Bonaparte rendit le plus éclatant témoignage à sa mémoire : « La République, écrit-il, perd un homme qui lui était très attaché ; l'armée un de ses meilleurs généraux, et tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline ». *Warnéry*, né à Morges en 1720, général en Prusse et écrivain militaire. Le général *Reynier*, de Lausanne, surnommé « l'homme qui n'a qu'une parole » se couvrit de gloire en Egypte à la bataille des Pyramides, à Héliopolis, plus tard à Wagram. Il fut commandant du 7<sup>e</sup> corps de la grande armée. Le général *Jomini*, de Payerne, chef d'état-major du maréchal Ney, puis général en chef en Russie, célèbre écrivain militaire « le premier auteur, en aucun temps, dit Sainte-Beuve, qui ait tiré des campagnes des grands généraux les vrais principes de guerre ».

On peut citer parmi les Neuchâtelois : le lieutenant-général *Monnin*, de Cressier, mort au service de France en 1756 ; le général *de Meuron*, gouverneur de Ceylan, au service d'Angleterre ; le général *de Perregaux*, chef d'état-major de l'armée d'Afrique, tué au siège de Constantine, en 1837.

Parmi les Genevois : l'amiral *Le Fort*, le fondateur de la marine militaire russe, mort de ses blessures en 1699 ; le lieutenant-général *Lullin de Châteauneuf* en France, sous Louis XVI. Il avait fait ses premières armes à la bataille de Fontenoy, comme enseigne au régiment Diesbach ; âgé de quinze ans il défendit, ce jour-là, la redoute du bois de Bary. Le général *Pictet*, au service de Sardaigne ; le général *Pachod*, de Carouge, le héros de Fère-Champenoise, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile.

Fribourg donna, à la France surtout, une longue série d'officiers généraux. Les plus connus sont : *François de Reynold*, commandant des gardes-suisse, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1722 après avoir pris part à quarante sièges et trente campagnes. *François d'Affry*, tué en 1734 à la bataille de Guastalla ; *Philippe de Boccard*, lieutenant-général ; *Amey*, d'Albeuve, général de division sous le premier Empire, s'illustra avec Pachod à Fère-Champenoise, en 1814. *De Castella Berens*, général du premier Empire, inspecteur général des Suisses de France, puis chef d'état-major de l'armée fédérale, en 1815. En Autriche, *Frédéric de Diesbach*, général d'artillerie.

Les généraux *Gressot*, de Delémont et *Voirol*, de Tavannes firent de belles carrières en France. Voirol défendit Nogent pendant quarante-huit heures seul avec le 18<sup>e</sup> de ligne, en 1814 ; à Bar-sur-Aube, il sauva la division Duhesme.

Le comte *Maurice de Courten*, de Sierre en Valais, combattit vingt ans à la tête du régiment valaisan au service de France, et mourut lieutenant-général en 1766. Le général *de Riedmatten*, de Sion, fut l'âme de la résistance de Gaëte en 1859.

Le nom du général *Mainoni*, de Lugano, est aussi inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile (1754-1807).

Les Welches, en combattant pendant trois siècles, coude à coude, avec les Suisses alémaniques, subirent la contagion de



leurs solides qualités militaires, de leur courage réfléchi, de leur ténacité, de leur esprit de discipline, de leur fidélité au devoir. Ils donnèrent, par contre, à leurs Confédérés un peu de l'enthousiasme, de la spontanéité, de la bravoure parfois téméraire du caractère romand. Ils se complétaient admirablement les uns les autres ; c'est pourquoi les généraux français ont pu dire des régiments suisses de l'Empire : ils sont aussi impétueux à l'attaque que tenaces dans la défense. Ce mélange des qualités essentielles de deux races si différentes produisit un type accompli de soldat qui n'est ni français, ni allemand, ni latin, ni german : le soldat suisse. Et les régiments composés de ces soldats-là ont passé, des siècles durant, pour les meilleurs de l'Europe. « Les meilleures troupes, a dit Napoléon, celles auxquelles vous pouvez avoir le plus de confiance, ce sont les Suisses ; elles sont braves et fidèles. »

Il est cependant juste de reconnaître qu'à certaines occasions, les soldats romands, plus accessibles aux influences extérieures, se laissèrent aller à l'insubordination et à la révolte. Ainsi la mutinerie du régiment de Châteaueux, en 1792, à Nancy ; et, en 1859, à Naples, l'affaire des drapeaux, qui se terminèrent toutes deux par de sanglantes répressions.

Mais ce furent des exceptions, et on peut citer bien des cas où, dans les circonstances les plus difficiles, les soldats welches résistèrent à toutes les séductions. En Espagne, un détachement de Vaudois du bataillon La Harpe fut fait prisonnier par Wellington. Des officiers anglais cherchèrent à les séduire et à les enrôler. Ils résistèrent jusqu'à la fin, se partagèrent la soie de leur drapeau, cachèrent l'aigle dans un sac, scièrent la hampe et en dispersèrent les morceaux. Jetés au cachot, privés de nourriture, tous supportèrent sans faiblir cette dure épreuve.

Les officiers et les soldats du Pays romand mettaient un peu d'insouciance et de gaîté dans les régiments rouges ; ils apportaient au service l'héroïque légèreté française greffée sur la bravoure helvétique. Ils savaient cependant regarder la mort en face, dans les circonstances les plus désespérées.

Ainsi, le 22 août 1745, au siège d'Ostende, entre dix et onze heures du soir, les régiments de Seedorf (Fribourg) et de

Joffrey (Vaud et Genève) au service de France, attaquèrent le chemin couvert. Le combat fut vif et opiniâtre et les palissades ne furent emportées qu'après trois assauts infructueux. Les compagnies de grenadiers de la Cour-au-Chantre étaient détruites ; il n'en restait que quinze hommes. Le fossé ressemblait à un charnier, la contre-escarpe et le parapet disparaissaient sous les cadavres des Suisses. Le capitaine *François de Gallatin*, de Genève, fut retiré des décombres, la cuisse fracassée. Comme on le rapportait expirant sur une civière, un de ses officiers lui demanda sa dernière volonté pour son fils, qui était resté à Genève : « Qu'il suive mon exemple », murmura l'officier et il mourut.

Le long de la côte d'Italie, en 1860, l'armée napolitaine se retirait vers Gaëte. Une batterie suisse, commandée par le capitaine *Fevot*, de Lausanne, était à l'extrême arrière-garde. Arrivés à un point très exposé au feu de l'escadre, les artilleurs hésitaient. Fevot se tourna vers eux : « Enfants, leur dit-il, nous avons fait toute la campagne ; souvenez-vous que vous ne craignez plus les balles », puis il s'aïda de ses mains à placer deux canons pour répondre aux navires. En même temps, il faisait filer ses autres pièces, une à une, les accompagnant lui-même aux passages périlleux. Dès qu'une était en sûreté, il retournait prendre l'autre, puis ses caissons et même sa forge de campagne. Douze fois, l'intrépide officier passa ainsi sous la canonnade ennemie ; il parvint heureusement à Uola où il se mit en batterie. Il chargeait et pointait lorsque la balle d'un bersagliere lui traversa le corps. Il se fit hisser sur son cheval et y resta jusqu'à ce que sa monture s'abattit sous lui. Un soldat l'assit sur un caisson et il continua à commander le feu. La batterie, foudroyée de deux côtés, se taisait peu à peu. Son lieutenant était mort. Les canonniers tombaient sur les affûts brisés. L'artilleur qui soutenait son capitaine, frappé mortellement, laissa choir son fardeau. La mêlée devint plus rude et Fevot, expirant, fut écrasé sous les voitures. Un Soleurois, le capitaine Robert de Sury, ramena les débris de la batterie à Gaëte.

Ce sont là quelques-uns des titres de gloire des Welches

dans cette traditionnelle carrière des armes, industrie extraordinaire et terrible, « qui avait ses côtés fâcheux, sans doute, mais qui reposait sur quelque chose de populaire et de grand : la puissance que l'homme a de mourir ». (Juste Olivier : *Le Canton de Vaud*, p. 1261.)

(A suivre.)

V.

---

## Mésopotamie et Dardanelles.

---

(Fin.)

Si le gouvernement de l'Inde est responsable de l'échec de Mésopotamie, c'est le gouvernement anglais lui-même qui porte la responsabilité directe de l'échec des Dardanelles.

Sur le continent, on considère volontiers l'Anglais comme un froid et méthodique calculateur, qui ne laisse rien au hasard. La manière dont l'affaire des Dardanelles a été lancée et dirigée ne produit pas cette impression. Comme pour Bagdad, on paraît s'être laissé éblouir par le but à atteindre et avoir insuffisamment préparé les moyens pour y parvenir.

Ceux qui étaient au courant des conditions géographiques et militaires des Dardanelles savaient qu'on pouvait essayer de les forcer de deux manières, par surprise, ou par une attaque combinée par terre et par mer.

Il est difficile de démêler les intentions des organisateurs de l'entreprise, qui n'étaient probablement pas très claires au début. En fin de compte il n'y eut ni surprise ni déploiement suffisant de force.

On a beaucoup discuté pour savoir si la surprise avait ou non des chances de réussite. Des gens compétents ont soutenu que non ; peut-être ont-ils raison, il serait en tout cas difficile de leur prouver le contraire. Il semblerait cependant qu'au mo-